

AUX ORIGINES D'UNE EUROPE ETHNIQUE
Transformations d'identités entre Antiquité et Moyen Âge
Walter Pohl

Éditions de l'EHESS | « [Annales. Histoire, Sciences Sociales](#) »

2005/1 60e année | pages 183 à 208

ISSN 0395-2649

ISBN 9782200920265

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-Annales-2005-1-page-183.htm>

Pour citer cet article :

Walter Pohl, « Aux origines d'une Europe ethnique. Transformations d'identités entre Antiquité et Moyen Âge », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2005/1 (60e année), p. 183-208.

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Aux origines d'une Europe ethnique

Transformations d'identités entre Antiquité et Moyen Âge

Walter Pohl

Dans le domaine des sciences humaines, l'identité représente un concept paradoxal: « Dire de deux choses qu'elles sont identiques n'a pas de sens et dire qu'une chose est identique avec elle-même n'apporte rien du tout », écrivait déjà Wittgenstein¹. Par conséquent, la réception du concept par les sciences sociales et le champ des études culturelles s'accompagna de sa déconstruction². Longtemps,

1 - LUDWIG WITTGENSTEIN, *Tractatus logico-philosophicus, Werkausgabe*, vol. 1, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1984, p. 62; PETER WAGNER, « Fest-Stellungen, Beobachtungen zur sozialwissenschaftlichen Diskussion über Identität, Identitäten », in A. ASSMANN et H. FRIESE (dir.), *Identitäten. Erinnerung, Geschichte, Identität*, vol. 3, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1998, pp. 44-72, ici p. 44; STUART HALL, « Introduction: who needs identity? », in S. HALL et P. DU GAY (dir.), *Questions of cultural identity*, Londres-Thousand Oaks, Sage, 1996, pp. 1-17.

2 - Sur l'histoire du concept: PHILIP GLAESON, « Identifying identity: a semantic history », *The Journal of American history*, 69, 1983, pp. 910-931. En psychologie individuelle, voir ERIK ERIKSON, *Identity, youth and crisis*, New York, Norton, 1975. En psychologie sociale, voir HENRI TAJFEL (dir.), *Social identity and intergroup relations*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982; DORA CAPOZZA et RUPERT BROWN (dir.), *Social identity processes*, Londres-Thousand Oaks, Sage, 2000. Sur son usage en anthropologie et sociologie, voir ANTHONY GIDDENS, *Modernity and self-identity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991; CRAIG CALHOUN (dir.), *Social theory and the politics of identity*, Oxford, Basil Blackwell, 1994; LOLA ROMANUCCI-ROSS et GEORGE A. DE VOS (dir.), *Ethnic identity. Creation, conflict and accommodation*, Walnut Creek-Londres, Altamira Press, 1995. En matière de *Cultural studies*: S. HALL et P. DU GAY (dir.), *Questions of cultural identity*, *op. cit.*; pour le débat français: CLAUDE LÉVI-STRAUSS, *L'identité, séminaire interdisciplinaire*, Paris, Grasset, 1977; GUY MICHAUD (dir.), *Identités collectives et*

l'unité des sujets historiques – individuels et collectifs – a servi de point de départ aux historiens. C'est seulement du fait de la crise de ces « identités » que le concept acquit de l'intérêt. Si l'on comprend l'identité non comme une donnée quasi naturelle, mais comme un processus toujours inachevé, il est alors possible de considérer le concept d'identité (ou d'identification) comme le résultat d'une construction individuelle ou communautaire. Certes, l'usage de ce paradoxe inhérent au concept demeure extraordinairement diversifié au sein de chaque discipline et, plus encore, lorsque l'on passe de l'une à l'autre. Nombreux sont ceux qui ont conservé une conception naïve et essentialiste de l'identité ; d'autres ne s'en éloignent que ponctuellement ou de façon rhétorique. Le succès du concept s'explique d'ailleurs peut-être justement par la grande labilité de sa signification : l'identité peut se comprendre de manière statique ou comme un processus dynamique, être utilisée de manière pragmatique ou être fondée théoriquement – dans un sens moderne ou post-moderne –, être comprise comme un fait social ou un jeu de mots, aussi bien par des philosophes post-marxistes que par des politiciens conservateurs. C'est précisément ce qui rend son emploi scientifique si difficile.

La question des identités passées emporte avec elle le problème central de l'individu et de la société : comment s'articulent espace social et développement individuel ? L'identité sociale est, pour les membres d'un groupe, ce qui fait de ce dernier une réalité³. L'identité définit ce qui, au sein des communautés, inclut et ce qui, à l'extérieur d'elles, s'en différencie, cette logique asymétrique d'inclusion et d'exclusion s'étendant des rapports entre les sexes à la société tout entière⁴. L'identité définit un espace social au sein duquel des représentations acquièrent une puissance matérielle et où la force des discours prend corps. Elle s'inscrit également dans une continuité temporelle car elle définit l'unité d'une personne, par-delà les changements et les ruptures, ainsi que la communauté dans la longue durée, bien au-delà du temps de vie de chacun de ses membres. Elle est tout à la fois susceptible de se transformer, d'être menacée par des crises et de n'être jamais tout à fait atteignable⁵.

L'un des champs disciplinaires les plus importants au sein duquel l'idée d'identité s'est le plus rapidement répandue est celui des débats autour de l'ethnicité ;

relations interculturelles, Paris, PUF, 1978 ; *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35, « L'identité » 1980 ; pour une présentation générale des recherches sur le thème : PHILIPPE POUTIGNAT et JOCELYNE STREIFF-FENART, *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF, 1995.

3 - JAMES C. TURNER, « Towards a cognitive redefinition of the social group », in H. TAJFEL (dir.), *Social identity...*, *op. cit.*, pp. 15-40. Du point de vue de la psychologie sociale, cela renvoie à une articulation complexe entre *intragroups* individuels et *intergroup identities* ; voir aussi STEPHEN WORCHEL *et alii*, « A multidimensional model of identity: relating individual and group identities to intergroup behaviour », in D. CAPOZZA et R. BROWN (dir.), *Social identity processes*, *op. cit.*, pp. 15-32.

4 - JUDITH BUTLER, *Bodies that matter*, Londres, Routledge, 1993.

5 - Cf. LAWRENCE GROSSBERG, « Identity and cultural studies: is that all there is? », in S. HALL et P. DU GAY (dir.), *Questions of cultural identity*, *op. cit.*, pp. 87-107, ici pp. 100-102.

elle permet de remplacer par un concept neutre et moins marqué historiquement les notions de peuple (*Volk*), de tribu (*Stamm*) ou de nation, stigmatisées par les usages idéologiques qui en ont été faits. Parallèlement, le concept peut servir à mettre en relation les identités ethniques avec d'autres variables (le genre, la religion, les distinctions hiérarchiques, les communautés ascétiques ou savantes, le nomadisme) et à subvertir ainsi l'hégémonie des histoires nationales. Ces avantages se payent toutefois d'une perte de précision sémantique. Déjà le champ conceptuel de l'ethnicité (*ethnos*, ethnie, ethnogénèse, etc.) est lourd d'ambiguïtés. Souvent les « groupes ethniques » en tant que minorités sont opposés aux nations modernes ; il en est ainsi par exemple de l'opposition construite entre les multiples ethnies des États-Unis, d'une part, et l'unité du peuple américain, d'autre part⁶. Cependant, cette façon de voir est anhistorique car elle néglige la dimension ethnique des nations tout comme le potentiel national des ethnies. L'émergence des nations ne peut alors être comprise comme un processus, mais devrait être considérée comme une « rupture qualitative » à partir de laquelle il serait presque impossible d'en établir les critères généraux⁷. De fait, pour le médiéviste, cette première distinction ne fait guère de sens.

L'utilisation des concepts d'ethnicité ou de nation, limitée à des groupes particuliers, est souvent implicitement ou explicitement normative. Au XIX^e siècle, la nation était perçue comme émancipatrice alors que les caractères ethniques de minorités ou de tribus étaient niés ou considérés comme le signe de leur infériorité. À l'opposé, les expériences du XX^e siècle amenèrent nombre de savants – et non des moindres – à récuser l'État-nation, dont l'Europe fournit le modèle, comme agressif, réducteur et dépassé, alors que le potentiel émancipateur des ethnies « opprimées » était souvent surestimé. L'influent modèle de Eric Hobsbawm, Ernest Gellner et consorts postulait que la nation moderne n'était qu'un phénomène transitoire, amené à disparaître avec la mondialisation⁸. Les intellectuels anti-colonialistes et antiracistes comprenaient la différenciation et, partant, le gain d'une

6 - Voir WERNER SOLLORS (dir.), *Theories of ethnicity: a classical reader*, New York, New York University Press, 1996 ; THOMAS H. ERIKSEN, *Ethnicity and nationalism: anthropological perspectives*, Londres, Boulder, 1993.

7 - Sur l'origine des nations, voir, entre autres ANTHONY D. SMITH, *The ethnic origins of nations*, Oxford-Cambridge, Basil Blackwell, 1986 ; ERNEST GELLNER, *Nations and nationalism*, Ithaca, Cornell University Press, 1983 ; BENEDICT ANDERSON, *Imagined communities*, Londres, Verso, 1991 ; ERIC J. HOBSBAWM, *Nations and nationalism since 1780*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990 ; GEOFF ELEY et RONALD GRIGOR SUNY (dir.), *Becoming national: a reader*, Oxford, Oxford University Press, 1996 ; ADRIAN HASTINGS, *The construction of nationhood. Ethnicity, religion and nationalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997 ; ANTHONY D. SMITH, *The nation in history*, Hanover, Brandeis University Press, 2000. Sur la période médiévale : HELMUT BEUMANN et WERNER SCHRÖDER (dir.), *Aspekte der Nationenbildung im Mittelalter*, Sigmaringen, Thorbecke, « Nationes. Historische und philologische Untersuchungen zur Entstehung der europäischen Nationen im Mittelalter-1 », 1978 ; SIMON FORDE *et alii* (dir.), *Concepts of national identity in the Middle Ages*, Leeds, University of Leeds Press, 1995.

8 - E. GELLNER, *Nations...*, *op. cit.* ; E. J. HOBSBAWM, *Nations and nationalism...*, *op. cit.* ; A. D. SMITH, *The nation in history*, *op. cit.*, pp. 53-62.

identité ethnique comme une libération, alors que, dans le même temps, ils dénonçaient le fait que les identités dominantes tirent un bénéfice de leur différenciation d'avec l'« Autre » lorsqu'il s'agissait de construire leur propre hégémonie⁹. Les politiques identitaires, même à des fins émancipatrices, s'approprient le passé d'une manière semblable aux nationalismes du XIX^e siècle. Les recherches historico-culturelles peuvent alors y jouer un rôle comparablement ambivalent¹⁰. N'a-t-on pas essayé de tirer profit, de multiples manières, d'une sorte de généalogie des identités des communautés passées dans le cadre de projets politiques nouveaux qui visaient à fonder des sentiments d'appartenance ? Les gains tirés de ces ressources mémorielles – peu ou prou des *invented traditions* – doivent bien entendu être soumis à la critique historique¹¹.

L'étude des identités ethniques du haut Moyen Âge n'est encore guère prise en compte dans les discussions autour de l'identité ; même les modernistes, pour leur part, s'en sont peu préoccupés dans leur débat sur la modernité potentielle des nations. On touche ici du doigt l'une des faiblesses des discussions actuelles : la modernité est opposée de manière schématique à un monde archaïque ou pré-moderne, dépeint à l'aide des résultats obtenus par des études ethnologiques et, en partie, des représentations du Moyen Âge dépassées depuis bien longtemps. C'est ainsi, et seulement ainsi, que peuvent se constituer d'aussi impressionnants tableaux manichéens dans lesquels on ose affirmer à grands traits que les identités individuelles, la nation, etc. ne sont pas des notions modernes, ou au contraire constitutives de la modernité¹².

Le haut Moyen Âge, en tant que champ d'études, offre un potentiel méthodologique qui pourrait s'avérer exemplaire pour d'autres domaines de recherches. Cela vient, entre autres, de ce que maintes ressources mémorielles sont alors mobilisables pour la construction des identités nationales. De fait, cette période de l'histoire vit émerger une façon de penser et d'agir sur les identités, et en fit un usage politique propre à l'Occident chrétien. Les exemples tirés de cette époque permettent de suivre sur plusieurs siècles, et presque sans interruption, la destinée des processus ethniques, et par conséquent d'étudier, comme dans un laboratoire sociologique, les créations, les crises et les pertes d'identités, et ce, en fonction des facteurs les plus divers, tels l'autochtonie et les migrations, l'état de guerre ou de paix, la domination étrangère ou l'administration autonome, la prééminence

9 - G. ELEY et R. G. SUNY (dir.), *Becoming national...*, op. cit., pp. 239-402 ; pour une étude classique du rôle des identités coloniales, se reporter à EDWARD SAID, *Orientalism*, New York, Pantheon Books, 1978.

10 - Pour une critique de l'exportation des concepts européens dans les autres cultures, voir RICHARD HANDLER, « Is identity a useful cross-cultural concept? », in J. GILLIS (dir.), *Commemorations. The politics of national identity*, Princeton, Princeton University Press, 1994, pp. 27-39.

11 - ERIC HOBBSBAWM et TERENCE RANGER (dir.), *The invention of tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

12 - Sur le débat entre « modernistes » et « primordialistes » à propos de l'origine de la Nation, se reporter à A. D. SMITH, *The ethnic origins...*, op. cit., pp. 7-13 ; sur identité et modernité, à P. WAGNER, « Fest-Stellungen... », art. cit., pp. 50-55.

ou l'absence de l'écrit, dans les steppes peu peuplées ou les métropoles multi-ethniques, dans la perspective des idéologies ethnocistes ou des tendances universalistes, voire de la « fuite de l'identité » (comme dans le monachisme des origines). Même si les sources sont minces, le discours sur l'identité peut, en substance, être reconstruit et ses effets ou, à tout le moins, ses références (au sens sémiotique du terme) peuvent être dévoilés, même de manière indirecte. Nous ne sommes en mesure ici que d'en présenter quelques aspects ; mais, il nous faut tout d'abord en esquisser le contexte.

Processus ethniques à l'époque des transformations du monde romain

Les formes de l'identité ethnique, dans l'Antiquité, étaient fort diverses. L'Égypte codifia son identité des millénaires avant que, sous la domination perse et pendant la période hellénistique, ne soit achevée la « construction culturelle de l'Autre »¹³. Israël puisa dans l'alliance avec un Dieu unique et dans une « religion comme mémoire » d'étonnantes ressources pour conserver son identité¹⁴. Les empires moyen-orientaux se présentaient – de manière stylisée – comme l'aboutissement d'un écheveau de traditions dont les traces mémorielles, telle la bibliothèque de Ninive, étaient soigneusement conservées. Les Grecs parvinrent à une définition culturelle de l'identité hellénique en opposition avec les « Barbares », comme l'exprime assez bien cette formule d'Isocrate : « Nous employons le nom des Grecs non comme celui de la race mais comme celui de la culture. Et le nom de Grec devrait être conféré à ceux qui participent à la culture grecque plutôt qu'à ceux qui sont d'origine grecque »¹⁵. Malgré tout, l'identité grecque demeurait le plus souvent déterminée par l'appartenance à la *polis*, tout comme la *civitas* fut pour l'identité romaine un critère majeur. Cette identité romaine avait plusieurs niveaux : le lien avec la ville de Rome et l'appartenance à la *gens romana* furent étendus à une définition politique et à une citoyenneté étroitement liées, en retour, à une conscience culturelle, mais également spécifique d'une couche sociale. La constitution d'Antonin étendit le « peuple par constitution » à l'ensemble de l'espace impérial ; toutefois, ou justement pour cette raison, l'identité romaine demeura inachevée¹⁶. Le succès de l'Empire romain reposa sans nul doute en grande partie sur sa grande capacité d'intégration.

13 - JAN ASSMANN, *Ägypten. Eine Sinngeschichte*, Francfort-sur-le-Main, Fischer Taschenbuch, 1999, pp. 431-463.

14 - *Id.*, *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, Munich, Beck, 1999, pp. 196-228.

15 - ISOCRATE, *Panégryque*, 50 ; JONATHAN M. HALL, *Ethnic identity in Greek Antiquity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. XIII.

16 - Sur la notion de « people by constitution », voir PATRICK J. GEARY, *The myth of nations. The medieval origins of Europe*, Princeton-Oxford, Princeton University Press, 2002, p. 63 ; sur celle d'identité inachevée : ANDREA GIARDINA, *L'Italia Romana: storie di una identità incompiuta*, Rome-Bari, Laterza, 1997.

Les Romains percevaient leur environnement « barbare » comme un monde de *gentes*, de peuples différents. L'ethnographie romaine livre de longues listes de peuples du pourtour méditerranéen ; les usages de ces recensements étaient aussi bien cognitifs que politiques. Les noms qui nous ont été transmis correspondent à des ordres de grandeurs très divers. Dans de nombreuses régions, comme sur la rive droite du Rhin sous le Haut-Empire, les Romains avaient affaire à de petites entités, locales et régionales, comme les Marses, les Usipètes, les Chérusques, les Cattes ou *Chattuari*¹⁷. Les groupes ethniques plus vastes n'étaient pas véritablement distingués : c'est le cas des Marcomans qui étaient comptés parmi les Suèves, eux-mêmes considérés comme des Germains ; et les Jazyges l'étaient parmi les Sarmates, considérés eux-mêmes comme des Scythes. Au bout du compte, il s'agissait de dénominations ethnographiques globalisantes, qui ne correspondaient pas aux auto-définitions de ces groupes humains. Le rapport aux Barbares était déterminé par des stéréotypes et des images de l'ennemi par lesquels la civilisation se constituait dans sa différence à l'Autre¹⁸. Cependant, dans le même temps, la culture romaine offrait des voies permettant d'intégrer les Barbares, comme sujets, esclaves et, avant tout, soldats de l'armée impériale. Dans ce processus, les classifications ethniques n'étaient pas aplanies mais au contraire consolidées, comme le montrent les noms donnés aux unités auxiliaires : la *Notitia Dignitatum*, un schéma de l'armée romaine datant du début du v^e siècle, peut ainsi se lire par moments comme un inventaire des peuples avec lesquels les Romains furent en relation pendant près d'un demi-millénaire.

Ce long contact avec le monde romain pendant la période impériale transforma les sociétés « barbares » de sa périphérie. En tant que soldats, mais aussi, à l'occasion, comme envahisseurs et pillards, les Barbares bénéficièrent du prestige de l'Empire romain et purent s'y voir s'ouvrir de nouvelles perspectives de carrière. Ceci conduisit à une différenciation progressive des communautés au-delà du *limes* ; l'importance prise par les guerriers spécialisés, dont l'horizon s'étendit au-delà du petit monde des ethnies régionales, s'accrut. Au III^e siècle, des groupes plus vastes et mobiles, plus diffus et ouverts ethniquement, parvinrent à s'imposer à la place des *gentes* issues d'espaces réduits. Ce furent les Francs et les Alamans sur le Rhin, les Vandales en Germanie orientale et surtout les Goths, dont le terrain d'action s'étendit rapidement au Bas-Danube et à la mer Noire. De manière concomitante, du fait des luttes internes mais aussi des assauts barbares, le besoin de l'Empire en soldats croissait, ce qui conduisit finalement à l'éviction finale de l'empereur romain d'Occident par les rois barbares. On peut rendre compte de ce processus de diverses manières : il était plus facile et moins coûteux de recruter des guerriers

17 - WALTER POHL, *Die Germanen*, Munich, R. Oldenbourg, 2000.

18 - YVES ALBERT DAUGE, *Le Barbare : recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Bruxelles, Latomus, 1981 ; KLAUS E. MÜLLER, *Geschichte der antiken Ethnographie und ethnologischen Theoriebildung*, vol. 2, Wiesbaden, F. Steiner Verlag, 1972-1980 ; HERWIG WOLFRAM, *Das Reich und die Germanen. Zwischen Antike und Mittelalter*, Berlin, Siedler, 1990 ; un intéressant point de départ sociologique dans NIKLAS LUHMANN, *Gesellschaftsstruktur -und Semantik*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1999, pp. 138-150.

barbares que des soldats romains réguliers ; la disponibilité des premiers facilitait l'ascension aux postes élevés de l'Empire mais sapait aussi sa stabilité. Conjointement, la distance culturelle entre les officiers romanisés d'origine barbare et les seigneurs de la guerre romains, comme Boniface ou Aetius, qui devaient leur position à leurs gardes composées de *Buccelari* barbares, diminuait. Le Goth Gainas à Constantinople, le Franc Arbogaste en Gaule ou le Vandale Stilicon à Ravenne étaient, autour de 400 après J.-C., d'autant plus dangereux pour leurs rivaux qu'ils avaient largement adopté le mode de vie romain et s'étaient ainsi frayé un chemin dans le cercle des prétendants à la dignité impériale ; tous les trois payèrent cette ascension de leur vie. Finalement, ce ne sont ni les Barbares pleinement intégrés à la cour impériale ni les « Barbares véritables », tel l'envahisseur Radagaise, qui prirent le pouvoir dans l'Empire d'Occident. Ce furent des Barbares comme Alaric et ses descendants, à la fois aptes à s'intégrer, bons connaisseurs du monde romain et qui disposaient en sus de leur propre armée dont la loyauté était plus ou moins fondée sur l'ethnie. Alors que les suites et les armées d'un Aetius ou d'un Boniface se délitèrent après leur mort ou s'allièrent à un rival, les Goths d'Alaric I^{er} et de Athaulf demeuraient soudés, même après plusieurs changements successifs et rapides de chef, jusqu'à parvenir à la fondation, en 418 en Aquitaine, d'un royaume fédéré des Wisigoths¹⁹.

C'est ainsi que l'ethnicité en vint à devenir un principe organisationnel dans les provinces occidentales de l'Empire. À partir d'armées errantes, de soldats barbares depuis longtemps intégrés et de groupes d'agriculteurs colons ainsi que de provinciaux ambitieux qui se joignirent au nouveau pouvoir, naquirent de nouveaux peuples et royaumes : les Ostrogoths en Italie, les Wisigoths, les Burgondes et les Francs en Gaule, les Wisigoths et les Suèves en Hispanie, les Vandales en Afrique. Tous ces groupes barbares étaient auparavant restés une génération au moins au sein des provinces romaines²⁰. Il est fondamental de ne pas être induit en erreur par les modèles naturalistes de l'historiographie traditionnelle. Considérer l'avènement des nouveaux royaumes comme le résultat de grands mouvements de peuples (*Völkerwanderung*), comme le fit la recherche allemande, ou à partir des points de vue français et italiens selon lesquels ils étaient la conséquence d'invasions barbares, c'était admettre que des peuples matures ont importé sur le sol romain leurs formes d'organisation barbares. Ceci reflète en partie les perceptions du temps, car le modèle dual et antagonique opposant les Romains et les Barbares paraît peu adéquat pour saisir les événements d'alors. Le couple antonyme Romain/Barbare – ou, de manière encore plus étroite et contradictoire avec les sources, le couple Romain/Germain – a longtemps étouffé la recherche dans discussions

19 - Pour le déroulement des événements, voir ERNEST STEIN, *Histoire du Bas-Empire*, 2 vol., Paris, 1949-1956, réimpr. Amsterdam, Adolf Hakkert, 1968 ; ÉMILIE DEMOUGEOT, *La formation de l'Europe et les invasions barbares*, 2, *De l'avènement de Diocletien (284) à l'occupation germanique de l'Empire romain d'Occident (début du VI^e siècle)*, Paris, Aubier, 1979 ; H. WOLFRAM, *Das Reich und die Germanen...*, *op. cit.*, pp. 212-214 ; à propos de leur perception dans la littérature, voir PIERRE COURCELLE, *Histoire littéraire des grandes invasions germaniques*, Paris, Études augustiniennes, [1948] 1964.

20 - WALTER POHL, *Die Völkerwanderung*, Stuttgart, Kohlhammer, 2002.

stériles visant à déterminer si la royauté, le système politique, la culture ou le droit des *regna* post-romains étaient plutôt « romains » ou plutôt « germaniques ». Il importe davantage de décrire les royaumes francs, wisigoths et lombards des v^e-viii^e siècles en tant qu'espaces politiques et culturels spécifiques dans lesquels, sur les fondations d'un acquis, on cherchait à implanter ses solutions propres²¹.

Au demeurant, que signifiait l'identité ethnique à l'époque des *regna* post-romains ? Une chose est sûre : dans l'historiographie d'alors, les contemporains se décrivent systématiquement en termes ethniques : *regnum Francorum*, *Gothi*, *gens Langobardorum*, etc. À l'intérieur comme à l'extérieur, l'ordonnement par ethnies servait de soubassement aux dénominations utilisées. Dans les dénominations et représentations officielles, le constat est moins net, notamment dans les titulatures royales. Le roi ostrogoth Théodoric ne portait pas le titre de *rex Gothorum* mais celui de *Flavius rex* : il signifiait par là que son pouvoir ne s'exerçait pas sur les seuls Goths, qui ne représentaient qu'une petite partie de l'Italie sur laquelle il régnait ; les souverains lombards se désignaient par le titre de *rex gentis Langobardorum* dans leurs lois, mais non dans les actes diplomatiques ; même la formule *rex Francorum* ne s'imposa que progressivement²². Il est hasardeux de déduire davantage des sources. D'où bien des controverses : dans quelle mesure le sentiment d'appartenance ethnique était-il effectif, de quelle taille étaient les groupes qui se reconnaissaient comme tels ? Le sentiment identitaire des Francs ou des Goths s'était-il transmis de manière continue de génération en génération, ou bien modifiait-il en profondeur et de manière concrète le groupe qu'il englobait ? Quels rôles ont joué les mythes originels et autres « textes d'identité » pour les communautés ethniques ? En quoi les différents peuples se différenciaient-ils les uns des autres et se distinguaient-ils des peuples des provinces sur lesquelles ils régnaient ? Ces questions, et bien d'autres, ont fait ces dernières années l'objet de vives discussions. Le plus souvent, les points de vue exprimés correspondent à des prises de positions plus générales sur le caractère et la signification de l'identité ethnique, sans toutefois afficher leur filiation ou, pire, en prétendant parfois faire une lecture des sources libre de tout *a priori*. Paul Veyne nous a pourtant mis en garde : les historiens qui prétendent ne pas avoir de théorie se fondent en réalité sur une théorie implicite qui n'apparaît pas comme telle car devenue trop évidente²³.

Depuis l'Antiquité, on s'est plu à faire dériver les peuples les uns des autres sur le modèle de l'arbre généalogique et de la parenté²⁴. Cette représentation de type biologique a conquis la science historique du xix^e siècle et a été complétée par les visions romantiques de « l'âme du peuple », par les idées évolutionnistes

21 - *Ibid.*, p. 219. Voir aussi les volumes de la collection « The transformation of the Roman world », par exemple WALTER POHL (dir.), *Kingdoms of the empire*, Leyde, E. J. Brill, 1997 ; WALTER POHL et HELMUT REIMITZ (dir.), *Strategies of distinction. The construction of ethnic communities, 300-800*, Leyde, E. J. Brill, 1998.

22 - HERWIG WOLFRAM, *Intitulatio I*, Cologne-Vienne, Böhlau, 1967.

23 - PAUL VEYNE, *L'inventaire des différences*, Paris, Le Seuil, 1976.

24 - ARNO BORST, *Der Turmbau von Babel. Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker*, Stuttgart, Hiersemann, 1957-1963, 4 vol.

d'une sélection naturelle des peuples les plus aptes et par les idéologies racistes de la supériorité de certains d'entre eux sur les autres. Après 1945, le racisme n'a plus sa place dans les sciences, et la typologie des races ne trouve plus de partisans que dans quelques cercles de l'anthropologie physique. À dire vrai, tout danger du retour de la théorie biologique n'est pas écarté, du seul fait du recours à des méthodes issues des sciences naturelles, telles que les analyses d'ADN ou des oligo-éléments dans les squelettes. En raison de l'adoption somme toute arbitraire de critères destinés à produire, sur le plan statistique, des écarts significatifs, et être, par exemple, utiles à l'historique des déplacements de population, ces méthodes véhiculent l'illusion d'une définition abstraite et statistique de groupes bien identifiés. Or, même dans le meilleur des cas, ceux-ci ne peuvent être identifiés aux peuples historiques ; il n'existe pas de « gène franc ».

L'idée selon laquelle les peuples sont le résultat de processus historiques où un sentiment subjectif d'appartenance – le « plébiscite de tous les jours » de Renan – joue un rôle décisif s'est imposée dans les recherches sur le haut Moyen Âge²⁵, en particulier à la suite des travaux de Reinhard Wenskus²⁶. Selon lui, de petits « noyaux de traditions » (*Traditionskerne*), soutenus par des traditions mythiques des modes de vies, qu'il nomme « constitution » (*Verfassung*), parviennent à lier entre eux des groupes beaucoup plus importants et à infuser en leur sein une identité ethnique précise. Autrement dit, des peuples dont l'identité était déterminée par la croyance en une origine commune étaient en réalité des groupes pluri-ethniques. Ce concept a surtout été appliqué par un groupe de médiévistes allemands (autour de la série « Nationes ») à l'Allemagne et à la France à partir du x^e siècle²⁷. À Vienne, Herwig Wolfram a étendu ce modèle à l'ethnogenèse du haut Moyen Âge tout en élargissant l'optique de R. Wenskus, trop centré sur la germanité, par une analyse détaillée de l'intégration des Barbares dans l'Empire romain²⁸. Les Goths, auxquels il a consacré une étude de cas exhaustive, demeurèrent par la suite au centre des débats méthodologiques qui se sont encore accentués ces dernières années. Suzanne Teillet a dépeint, à l'aide d'une terminologie volontairement anachronique, le développement qui allait aboutir à une « nation gothique »

25 - ERNEST RENAN, « Qu'est-ce qu'une nation ? », in *Id.*, *Œuvres complètes*, vol. 1, éd. par Henriette Psichari, Paris, Calmann Lévy, 1947, pp. 887-906. À propos de l'historicisation de l'ethnicité, voir JEAN-LOUP AMSELLE, « L'ethnicité comme volonté et comme représentation : à propos des Peul du Wasolon », *Annales ESC*, 42-2, 1987, pp. 465-489, ici p. 485.

26 - REINHARD WENSKUS, *Stammesbildung und Verfassung. Das Werden der frühmittelalterlichen Gentes*, Cologne-Vienne, Böhlau, [1961] 1977.

27 - Par exemple HELMUT BEUMANN et WERNER SCHRÖDER (dir.), *Aspekte der Nationenbildung im Mittelalter*, Sigmaringen, Jan Thorbecke, 1978. Dans ce champ, furent également fondamentales les recherches de CARLRICHARD BRÜHL, *Deutschland-Frankreich. Die Geburt zweier Völker*, Cologne-Vienne, Böhlau, 1990 ; voir également KARL FERDINAND WERNER, *Histoire de France*, vol. 1, *Les origines (avant l'an mil)*, Paris, Fayard, 1984.

28 - HERWIG WOLFRAM, *Die Goten. Von den Anfängen bis zur Mitte des 6. Jahrhunderts*, Vienne-Munich, C. H. Beck, [1979] 2001.

en Espagne²⁹. Peter Heather a présupposé qu'un noyau de plusieurs milliers de guerriers goths était relativement stable, alors que Patrick Amory considère l'identité gothique comme une « idéologie ethnographique » ne visant qu'à conserver les privilèges du groupe des guerriers³⁰, sans engager de sentiment identitaire. À ces points de vue s'ajoute la position critique de Walter Goffart, qui considère les textes du haut Moyen Âge comme « fictifs » de manière générale ; ceci l'amène à adopter une position « révisionniste » selon laquelle l'identité ethnique ne se transmet pas par les textes et ne peut donc être étudiée à travers eux, mais se développe de manière « naturelle », indépendamment des perceptions sociales³¹. Nous estimons au contraire que la construction des identités supra-régionales exigea des efforts considérables de la part des instances sociales, ce dont les textes qui nous sont parvenus livrent de multiples traces³².

Dans cette perspective, il est possible d'étudier la formation des identités au haut Moyen Âge, au prix, il est vrai, d'une large ouverture du champ d'étude : en priorité, analyser les témoignages écrits et leur contribution à la production de sens, sans perdre de vue le référent social dans toute sa diversité. L'ethnicité invite également à envisager non un domaine de la vie des hommes clos et analysable en soi, mais l'interface entre les identités individuelle et collective. La question concrète à laquelle l'identité ethnique renvoie, mais qui ne peut être résolue pour elle-même, est celle des solidarités et de la coopération au sein de vastes groupes, qui, seules, ont pu leur permettre de jouer un rôle historique effectif. La stérilité de certains ouvrages théoriques sur l'ethnicité tient sans doute à ce qu'ils cherchent à isoler artificiellement les identités ethniques, perdant de vue le fait qu'aussi bien la vie des individus que la cohésion sociale n'étaient pas uniquement déterminées par l'identité ethnique. Il faut en outre prendre en considération, dans la construction des identités, des facteurs tels que la foi chrétienne et l'organisation ecclésiale³³.

Les identités ethniques comme principe de distinction sociale, ressource des loyautés politiques et horizon narratif de l'histoire se sont imposées au V^e siècle au sein de l'Empire romain d'Occident. Il s'agit là d'un tournant remarquable, essentiel pour l'histoire de l'Occident. Cependant, il ne s'explique pas par le seul

29 - SUZANNE TEILLET, *Des Goths à la nation gothique. Les origines de l'idée de nation en Occident, du V^e au VII^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1984.

30 - PETER J. HEATHER, *The Goths*, Oxford-Cambridge, Cambridge University Press, 1996 ; PATRICK AMORY, *People and identity in Ostrogothic Italy, 489-544*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

31 - WALTER GOFFART, *The narrators of Barbarian history, A.D. 550-880. Jordanes, Gregory of Tours, Bede and Paul the Deacon*, Princeton, Princeton University Press, 1988 ; voir aussi les contributions de Walter Goffart, Alexander C. Murray et Michael Kulikovski dans A. GILLET (dir.), *On Barbarian identity. Critical approaches to ethnogenesis theory*, Turnhout, Brepols, 2002.

32 - WALTER POHL, « Ethnicity, theory and tradition: a response », in A. GILLET (dir.), *On Barbarian identity...*, op. cit., pp. 221-240.

33 - Le contraire a été, de manière quelque peu excessive, montré par ARNOLD ANGENENDT, *Das Frühmittelalter. Die abendländische Christenheit 400-900*, Stuttgart, Kohlhammer, 1990. Voir aussi la synthèse de PETER BROWN, *The rise of Western Christendom: triumph and diversity, A.D. 200-1000*, Oxford-Cambridge, Basil Blackwell, 1996.

fait que des peuples « envahisseurs » auraient imposé leur structure ethnique à la population romaine. Ce changement n'a pu opérer que dans le contexte d'une transformation affectant l'ensemble des cadres sociaux et politiques. Le succès dans l'instauration, sous l'autorité d'un groupe de chefs défini ethniquement, d'une domination politique sur de vastes espaces ne sourit finalement qu'à des rois chrétiens disposant de l'écriture latine et bénéficiant encore des structures du Bas-Empire romain. L'organisation des peuples païens – Alamans, Saxons, Anglo-Saxons et Slaves – demeura en revanche polycentrique, jusqu'à leur christianisation, alors même que leurs représentations de l'Autre restaient incertaines. Seuls les peuples des steppes – Huns, Avars, Bulgares et Hongrois – étaient en mesure d'exercer leur domination sur de vastes espaces en fonction de tout autres critères, mais ce n'était en général qu'aussi longtemps que durait leur phase d'expansion et seulement pour une période de deux à trois générations. C'est une fois convertis au christianisme, et non avant, que Hongrois et Bulgares purent assurer de manière durable la formation de leur État³⁴. Dès l'origine, l'ethnicité, loin de représenter, dans l'Europe médiévale, un caractère archaïque comparable à ce que les ethnographes du XIX^e siècle désignaient par le terme de *tribus* (*Stämme*), s'intégra au contraire dans un modèle politico-culturel complexe, lui-même porteur d'un fort potentiel d'intégration. Le concept d'identité est-il donc un paradigme adéquat pour décrire les changements du V^e siècle ?

Identités et différences

Les individus se différencient de manières très diverses. Parmi ces différences, lesquelles acquièrent une signification sociale ou servent à caractériser l'étrangeté de l'Autre ? Celles-ci ne dérivent pas de ces caractéristiques intrinsèques mais de la perception qu'en avaient les acteurs, comme le souligne notamment Pierre Bourdieu : « Une différence, une propriété distinctive [...] ne devient une différence visible, perceptible, non indifférente, socialement pertinente, que si elle est perçue par quelqu'un qui est capable de faire la différence³⁵. » Un groupe qui se voit comme une communauté forte, un « nous » puissant, peut être perçu par d'autres comme particulièrement hétérogène. Fredrick Barth, dans l'une des contributions les plus éclairantes sur la question de l'ethnicité, en déduit que c'est aux frontières tracées entre soi et l'Autre que se construit la cohésion des groupes ethniques³⁶. Pour une définition générale de l'ethnicité, cette exclusion s'avère toutefois peu

34 - WALTER POHL, *Die Awaren. Ein Steppenvolk in Mitteleuropa, 567-822 n. Chr.*, Munich, C. H. Beck, 1988 ; *Id.*, *Le origini etniche dell'Europa. Barbari e Romani tra antichità e medioevo*, Rome, Viella, 2000, pp. 181-286.

35 - PIERRE BOURDIEU, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 24.

36 - FREDRICK BARTH, « Introduction », in *Id.* (dir.), *Ethnic groups and boundaries: the social organization of cultural difference*, Oslo-Londres, Scandinavian University Press, 1969, pp. 9-38.

appropriée³⁷. De fait, aux marges de groupes ethniques distincts, la conscience de la différence peut se radicaliser ou au contraire tendre à s'effacer selon des modalités très différenciées³⁸. Pourtant, l'observation de Barth s'avère bel et bien essentielle. La différenciation d'avec l'extérieur n'est pas donnée *a priori* mais elle doit sans cesse être réactivée, retravaillée ; seul peut être considéré comme Pachtoune celui qui « agit en Pachtoune » et qui, par-là, est conscient de la différence de ses actes et gestes³⁹. Les observateurs comme les acteurs contribuent à la définition des frontières sociales.

Il est néanmoins nécessaire de distinguer, d'une part, un continuum de particularités plus ou moins à l'origine de différences entre les individus et les groupes humains et, d'autre part, le jugement social par lequel quelqu'un « fait la différence⁴⁰ », à savoir trace les lignes claires et nettes d'un paysage d'identités et de distances. La notion de différence a, tout comme l'identité, une origine historique⁴¹. Dans les débats philosophiques et anthropologiques actuels, elle est souvent comprise comme un état fondamental où le fait d'être différent et la mise à distance excluent *de facto* ce qui est identique à soi (*Identisch-Sein*)⁴². Voilà qui n'est que de faible secours pour saisir les constructions identitaires du haut Moyen Âge. Il semble plus adéquat de considérer qu'identités et différences sont sans cesse recrées par des actes de communication et des formulations symboliques. Les conditions de cette « communication créatrice d'identification » étaient variées. La plupart des hommes de ce temps s'identifiaient moins en fonction des grands peuples qui faisaient l'histoire que des petites communautés déterminées par les relations de face-à-face plus perceptibles qui correspondaient peut-être à des « tribus » (*Stämme*) vivant de manière relativement isolée, sur le modèle de celles qu'a pu étudier l'ethnologie moderne. Les critères d'appartenance ethnique, tels qu'ils ont été déclinés par la littérature ethnologique et sociologique – langue,

37 - Sur l'individu comme « porteur de signes de frontières », voir WILHELM E. MÜHLMANN, « Ethnogenie und Ethnogenese. Theoretisch-ethnologische und ideologiekritische Studie », *Studien zur Ethnogenese*, « Abhandlungen der Rheinisch-Westfälischen Akademie der Wissenschaften- 72 », 1985, pp. 9-27.

38 - Julia M. H. Smith a montré par exemple que, dans le monastère frontalier de Redon au IX^e siècle, la différenciation entre Bretons et Francs avait nettement moins d'importance qu'au centre de l'empire carolingien ; voir « Confronting identities: the rhetoric and reality of a Carolingian frontier », in W. POHL et M. DIESENBERGER (dir.), *Integration und Herrschaft. Ethnische Identitäten und kulturelle Muster im frühen Mittelalter*, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, « Forschungen zur Geschichte des Mittelalters-3 », 2002, pp. 163-176.

39 - Voir aussi PATRICK J. GEARY, « Ethnic identity as a situational construct in the early Middle Ages », *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, 113, 1983, pp. 15-26.

40 - Voir PIERRE BOURDIEU, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de minuit, 1979.

41 - À ce propos, voir P. VEYNE, *L'inventaire des différences...*, *op. cit.* ; L. GROSSBERG, « Identity and cultural studies... », art. cit., p. 93 *sqq.*

42 - Sur l'identité en tant que mirage émergeant uniquement à la faveur du jeu des différences : JACQUES DERRIDA, *L'écriture et la différence*, Paris, Le Seuil, 1967 ; GILLES DELEUZE, *Différence et répétition*, Paris, PUF, [1969] 1989.

culture ainsi que, sans doute, ascendances communes –, sont en général pertinents pour ces communautés. L'identité peut tout à fait correspondre ici à ces « affects primordiaux » qu'a décrits Clifford Geertz. Il ne faudrait toutefois pas généraliser trop vite ce modèle⁴³. Nous en savons à dire vrai bien peu sur l'identité de telles communautés dans l'Europe du premier millénaire. Il est possible que leur conception de l'altérité n'ait pas été aussi différenciée et ait commencé avec le village voisin. Une division du monde en *gentes* à cette période ne va pas nécessairement de soi. Bien souvent, alors que l'identité était perçue et formulée sur un mode très spécifique, l'altérité était considérée de manière beaucoup plus globale. Ceci vaut également pour les préjugés ethniques, bien présents au haut Moyen Âge : à l'abbaye de Saint-Martin de Tours, vers 800, les moines se plaignaient du fait que leur abbé, Alcuin, avait une fois encore admis un *Engilsaxo* au monastère, et le désignaient indifféremment comme *Brito vel Scoto*⁴⁴. L'identité ethnique ne fut pas à l'origine de schémas de répartition clairs et précis correspondant à nos atlas historiques, mais demeurait souvent ambivalente et plurielle, même là où son ancrage par l'écriture avait largement progressé. Parmi les Barbares, la connaissance des paysages ethniques n'était sans doute guère plus précise.

Discours ethniques de l'Antiquité tardive

L'Empire romain tardif offrait de tout autres conditions à l'épanouissement des discours ethniques tels qu'ils pouvaient régner dans le *Barbaricum* peu densément colonisé. Un faisceau d'éléments produisit un sentiment hautement développé de l'ethnicité. Ainsi avait-on conscience de la pluralité ethnique des métropoles de l'Empire comme de ses provinces limitrophes : « Les hommes de différents peuples provenant de directions diverses s'y écoulaient comme un flot », remarquait, impressionné, le Goth Athanaric, à Constantinople⁴⁵. Dans le système impérial romain, il était nécessaire, pour contrôler politiquement les périphéries de l'Empire, de disposer d'un savoir détaillé sur les relations entre peuples barbares. Même si l'idéologie impériale de la supériorité des Romains se plaisait à répandre dans l'opinion publique romaine une « conscience fausse » de ce qu'étaient les Barbares, les généraux romains en poste aux frontières disposaient d'informations extraordinairement précises qui, dans les textes, se mêlent à des degrés divers aux

43 - CLIFFORD GEERTZ, « The integrative revolution. Primordial sentiments and civil politics in the new states », in *Id.* (dir.), *Old societies, new states*, New York, Free Press, 1962; sur sa réception, voir P. POUTIGNAT et J. STEIFF-FENART, *Theories de l'ethnicité*, *op. cit.*, p. 73 *sqq.*

44 - *Vita Alcuini* c. 18; WALTER POHL, « Ethnic names and identities in the British Isles: a comparative perspective », in J. HINES (dir.), *The Anglo-Saxons from the migration period to the eighth century: an ethnographic perspective*, Woodbridge, The Boydell Press, 1997, pp. 7-32. Sur les préjugés ethniques, voir PAUL MEYVAERT, « *Rainaldus est malus scriptor Francigenus* – voicing national antipathy in the Middle Ages », *Speculum*, 66, 1991, pp. 743-763.

45 - JORDANES, *Getica. De origine actibusque Getarum*, XXVIII, 143 f.

stéréotypes⁴⁶. Des unités de l'armée romaine d'origines très diverses étaient envoyées en garnison de manière ciblée dans les régions éloignées de l'Empire ; on agissait de même avec les Barbares soumis que l'on installait comme Laètes ou *Dediticii* au sein même de l'Empire. S'y ajoutaient les esclaves d'origine barbare dont les possibilités d'ascension sociale n'étaient pas négligeables, ainsi que les migrations internes à l'Empire. En Gaule mérovingienne, vivaient encore, aux côtés des Gallo-romains, des Francs, des Burgondes et des Goths, de plus petits groupes de Saxons, d'Alains, de Taifales, d'Alamans et de Bretons, et même des Syriens et des Juifs⁴⁷. Pour certains de ces groupes, il était particulièrement important de conserver leur identité. L'historien byzantin Procope a ainsi rapporté, au VI^e siècle, sous une forme légendaire, que les *Arborychi* (les Armoricains en Gaule franque) veillaient à maintenir leurs traditions romaines⁴⁸. En Italie ostrogothique, les Ruges, qui avaient accompagné Théodoric, conservaient leur identité grâce à une stricte endogamie et par la transmission de leurs coutumes et traditions, à tel point que, à la faveur de la confusion des guerres gothiques, ils tentèrent même de faire nommer l'un des leurs roi des Goths⁴⁹. De tels efforts, qui manifestent le souci de minorités de se démarquer d'un environnement pluriethnique, ne trahissent pas la dynamique de l'ethnicité archaïque⁵⁰, mais représentent plutôt une réponse à la pression assimilatrice d'un milieu étranger ouvert à l'intégration. Là où l'assimilation pouvait se traduire par une ascension sociale, la minorité qui désirait conserver son esprit de corps se devait d'inventer des normes particulièrement rigides. Des recherches sociologiques sur les groupes ethniques de la société américaine contemporaine ont abouti à de semblables conclusions. La disposition à l'assimilation est aussi une affaire de générations ; alors que les nouveaux venus s'ouvrent tout d'abord aux promesses offertes par le nouvel environnement, les générations suivantes se retirent souvent sur le terrain d'une identité passée, parfois entièrement reconstruite⁵¹. Nombre des dynamiques animant l'histoire des

46 - Sur la notion de « conscience fausse » (*falsches Bewußtsein*), voir H. WOLFRAM, *Das Reich und Germanen...*, *op. cit.*, p. 70 ; sur la circulation de l'information, lire A. D. LEE, *Information and frontiers: Roman foreign relations in late Antiquity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993. Pour des exemples sur les informations scripturales détaillées circulant dans les armées romaines, voir, entre autres, les tablettes de Vindolanda à proximité du mur d'Hadrien : ALAN K. BOWMAN, *Life and letters on the Roman frontier. Vindolanda and its people*, Londres, British Museum Press, 1994, ou bien les traités d'art militaire romains ou byzantins comme le *Strategicon* de Mauricius (vers 600).

47 - EUGEN EWIG, « Volkstum und Volksbewußtsein im Frankenreich des 7. Jahrhunderts », in *Id.*, *Spätantikes und fränkisches Gallien*, Stuttgart, Thorbecke, « Beihefte der Francia-3 », vol. 1, 1976, pp. 231-273 ; IAN N. WOOD, *The Merovingian kingdoms, 450-475*, Londres-New York, Longman, 1994 ; PATRICK J. GEARY, *Before France and Germany. The creation and transformation of the Merovingian world*, New York-Oxford, Oxford University Press, 1988.

48 - PROCOPE DE CÉSARÉE, *De bellis*, 5, 12.

49 - *Ibid.*, 7, 2.

50 - Voir à ce sujet le sens qu'en donne PETER J. HEATHER, « Disappearing and reappearing tribes », in W. POHL et H. REIMITZ, *Strategies of distinction...*, *op. cit.*, pp. 95-111.

51 - Pour un aperçu des débats, voir W. SOLLORS (dir.), *Theories of ethnicity...*, *op. cit.*, surtout la contribution de HERBERT J. GANS, « Symbolic ethnicity: the future of ethnic

« nouveaux peuples » arrivant sur le sol romain peuvent être abordées dans cette perspective.

Le monde romain tardif cultivait un discours sur l'ethnicité qui se nourrissait à la fois de *topoi* ethnographiques (remontant pour certains à Hérodote) et d'informations contemporaines, de préjugés et de faits connus grâce aux communications incessantes entre groupes ethniques, familiers les uns des autres. C'est seulement ainsi que put émerger la vision d'un univers composé de *gentes*. L'opinion selon laquelle le monde était constitué de divers peuples n'était pas une évidence mais suppose au contraire un extraordinaire travail d'abstraction⁵². La pensée romaine avait d'ailleurs formulé à cet effet toute une série de critères exprimés de façon implicite ou explicite. Virgile décrivait les *gentes* comme « *variae linguis, habitu tam vestis et armis* ». Dans sa *Germanie*, lorsqu'il s'agissait de décider de l'appartenance de tel ou tel peuple frontalier aux Germains ou aux Sarmates/Scythes, Tacite avançait avec prudence et de manière critique sur le terrain des caractères distinctifs entre peuples. Au VII^e siècle, Isidore de Séville exprima au mieux les conceptions antiques et alti-médiévales en évoquant des *gentes* « *variae armis, discolores habitu, linguis dissonae*⁵³ ».

Pendant l'Antiquité tardive, la Bible commença à représenter un autre élément important du discours ethnique. Les Juifs, en tant que « peuple élu » dont l'identité était déterminée par Dieu, avaient développé, du moins depuis la période de l'exil à Babylone, une forte identité ethnique qu'ils pouvaient conserver en situation hostile⁵⁴. Mieux encore, ils s'essayaient à la classification des autres peuples à l'aide d'un modèle généalogique. On doit à l'Ancien Testament au moins deux grands récits relatifs à la diversité ethnique et linguistique du monde : l'histoire de la Tour de Babel, dans laquelle Dieu empêche l'action commune des hommes par la création des langues ; la généalogie de Noé – dont les fils sont les ancêtres de tous les peuples connus⁵⁵. Ces récits bibliques s'épanouirent de façon remarquable à l'époque médiévale. Un point critique demeurait néanmoins : ces deux mythes ne se combinaient pas aisément. On faisait remonter la variété des langues à la tour de Babel et la diversité des peuples seulement aux fils de Noé. Pourtant, la langue était considérée comme un critère de différenciation entre

groups and cultures in America », pp. 425-459. Voir aussi ROGER WALDINGER et MEHDI BOZORGMIEHR (dir.), *Ethnic Los Angeles*, New York, Russell Sage Foundation, 1996, pp. 20-23.

52 - JOHANNES FRIED, « *Gens und Regnum*. Wahrnehmungs- und Deutungskategorien politischen Wandels im früheren Mittelalter. Bemerkungen zur doppelten Theoriebindung des Historikers », in J. MIETHKE et K. SCHREINER (dir.), *Sozialer Wandel im Mittelalter. Wahrnehmungsformen, Erklärungsmuster, Regelungsmechanismen*, Sigmaringen, Thorbecke, 1994, pp. 73-104.

53 - VIRGILE, *Enéide*, 8, 723 ; TACITE, *Germanie*, cc. 27, 28, 43 et 45 ; ISIDORE DE SÉVILLE, *Etymologiae*, 9, 2, 97 ; à ce propos, de façon développée, voir W. POHL, « Telling the difference... », art. cit., pp. 17-18.

54 - J. ASSMANN, *Das kulturelle Gedächtnis...*, op. cit., pp. 196-228.

55 - A. BORST, *Der Turm von Babel...*, op. cit. ; voir aussi A. HASTINGS, *The construction of nationhood...*, op. cit., p. 4.

les peuples. Isidore de Séville consacre une longue discussion contradictoire à ce problème⁵⁶.

L'Antiquité tardive soulève la question de l'identité ethnique justement au moment où celle-ci semblait avoir été résolue dans le double universalisme impérial et chrétien⁵⁷. L'Empire romain avait précisément besoin des peuples dont il se plaisait de triompher, ainsi que le montre la titulature dont s'affublaient les empereurs du Bas-Empire, énumérant avec démesure les noms des peuples vaincus : *Germanicus, Gothicus, Francicus, Alamannicus* et ainsi de suite. De son côté, le christianisme avait pour ambition d'instruire tous les peuples et faisait ainsi des *gentes* son horizon, qu'il ne parvint à atteindre qu'au bout de plusieurs siècles⁵⁸. Les peuples recommencèrent également à jouer un certain rôle au sein des populations des provinces romaines. Il ne s'agissait pas seulement ici des nouveaux peuples barbares installés sur le territoire de l'Empire à la suite des mouvements migratoires incessants ou d'« invasions »⁵⁹. Des aristocrates gaulois se remirent fièrement à faire état des racines de leurs *gentes*, de leurs lointaines et prétendues origines arvernes ou éduennes, comme le dévoilent par exemple les lettres de Sidoine Apollinaire ; ce sont là des cas d'*invented traditions* en plein cœur du v^e siècle⁶⁰. Des noms de provinces antiques, organisées selon les plus strictes exigences administratives, étaient régulièrement – au moins de manière rhétorique – ethnicisés. Souvent, si l'on parlait de Thraces ou de Macédoniens, c'était tout simplement pour désigner de manière ethnique une entité territoriale⁶¹. Il n'est sans doute pas exagéré de parler de crise d'identité pour le v^e siècle, crise qui affectait tout autant les habitants de l'Empire d'Occident que les Barbares nouvellement installés⁶².

56 - ISIDORE DE SÉVILLE, *Etymologiae*, 9, 1 ; W. POHL, « Telling the difference... », art. cit., p. 23 *sqq.*

57 - À ce propos, voir la célèbre phrase de Paul aux Colossiens (3, 11) : « Ubi non est gentilis et Iudaeus, circumcisio et praeputium, barbarus et Scythia, servus et liber, sed omnia et in omnibus Christus » ; et la modification chez AGOBARD DE LYON, *Adversus legem Gundobadi*, 3 : « [...] barbarus et Scitha, Aquitanos et Langobardos, Burgundio et Alamannos. »

58 - Des réflexions sensiblement neuves sur ce sujet dans IAN N. WOOD, *The missionary life. Saints and the evangelisation of Europe, 400-1050*, Harlow, Longman, 2001.

59 - Tout comme la sociologie contemporaine l'a montré, à l'exemple de l'immigration illégale des Mexicains aux États-Unis, il semble que certains points de contact et routes précis aient été utilisés depuis longtemps par des groupes de Barbares : HORST WOLFGANG BÖHME, « Kontinuität und Traditionen bei Wanderungsbewegungen im frühmittelalterlichen Europa vom 1.-6. Jahrhundert », *Archäologische Informationen*, 19, 1/2, 1996, pp. 89-103.

60 - SIDOINE APOLLINAIRE, *Epistolae*, 21.

61 - MICHAEL MAAS, *The conqueror's gift. Ethnography, identity and Roman Imperial power at the end of Antiquity* (sous presse).

62 - JOHN DRINKWATER et HUGH ELTON (dir.), *Fifth-century Gaul: a crisis of identity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992 ; voir aussi WALTER POHL, « Social language, identities and the control of discourse », in E. CHRYSOS et I. N. WOOD (dir.), *East and West: modes of communication*, Leyde, E. J. Brill, « The transformation of the Roman world », 1999, pp. 127-141.

Les Barbares et leur structure ethnique n'apparaissent donc pas nécessairement comme un « Autre absolu » dans le monde romain tardif ; ils étaient confrontés à une perception plus aiguë des identités ethniques, à laquelle ils contribuaient eux-mêmes en retour. À dire vrai, ils se retrouvaient pris dans des champs de perceptions contradictoires. La culture antique avait développé un modèle dualiste qui permettait, à l'aide du concept antonyme et asymétrique Romain/Barbare, de cristalliser l'opposition entre l'identité civilisée et l'altérité barbare⁶³. En même temps, cette antinomie était perméable aux perceptions concrètes ; ainsi Orose pouvait-il, au début du v^e siècle, faire la distinction entre deux Goths : Radagaise, qualifié de *paganus barbarus et vere Scythia*, alors qu'Alaric était désigné par le titre de *Christianus propiorque Romano*⁶⁴. Dans la pratique, les formes les plus diverses d'exclusion, d'assimilation, de romanisation des Barbares, de « barbarisation » des Romains et de persistance de certains signes de l'altérité barbare se constituaient en une gradation que les contemporains du v^e siècle savaient manier avec habileté. Celui qui dénigrait les membres des élites romaines tardives en les traitant de « barbares » prenait, de ce fait, une position politique.

Le succès durable des discours ethniques dans la période antique tardive tient au fait que les dirigeants barbares des royaumes post-romains les reprirent à leur propre compte afin de définir leur identité. L'un des pionniers en ce domaine, dans le royaume ostrogoth, fut le sénateur et haut fonctionnaire Cassiodore, auteur d'une *Histoire des Goths*, perdue. En s'y référant, Athalaric, petit-fils de Théodoric, pouvait fièrement affirmer – et ces paroles mûrement pesées furent consignées, toujours par Cassiodore – que cette histoire donnait aux rois des Goths un passé tout aussi noble que celui des sénateurs : « Originem Gothicam fecit esse historiam Romanam⁶⁵ ». Il utilisa également, entre autres, les *Histoires contres les païens* d'Orose, car la légitimation du pillage de Rome par les Goths, en 410, obligeait, du point de vue chrétien, à une représentation relativement positive de ceux-ci⁶⁶. Les Francs se glorifiaient, tout comme les Romains, mais aussi les Gaulois romanisés du iv^e siècle, de leur ascendance troyenne⁶⁷. Isidore de Séville, par une vaine spéculation étymologique se fondant sur la proximité des noms Gog, Goth, Gète et Scythe, parvint même à neutraliser le sens apocalyptique du nom des « Goths »,

63 - Sur le concept d'antonymie-asymétrie, voir N. LUHMANN, *Gesellschaftsstruktur und Semantik*, op. cit., p. 139 ; REINHART KOSELLECK, « Zur historisch-politischen Semantik asymmetrischer Gegenbegriffe », in H. WEINRICH (dir.), *Positionen der Negativität, Poetik und Hermeneutik*, vol. 6, Munich, Fink, 1975, pp. 65-104 (en français, « Les concepts antonymes asymétriques », in *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990, pp. 191-232).

64 - OROSE, *Histoires contre les païens*, 7, 37 ; W. POHL, *Le origini etniche...*, op. cit., p. 115.

65 - JORDANES, *Getica* XLI, 216. Voir E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire*, op. cit., vol. 2, p. 596 sqq. ; H. WOLFRAM, *Die Goten...*, op. cit., p. 14 sqq.

66 - P. COURCELLE, *Histoire littéraire...*, op. cit., p. 67 sqq.

67 - FRÉDÉGAIRE, *Chroniques*, 2, 4-6 ; 3, 2 ; AMMIEN MARCELLIN, *Histoires*, 15, 9 (sur l'origine troyenne des Gaulois) ; EUGEN EWIG, « Trojamythos und fränkische Frühgeschichte », in D. GEUENICH (dir.), *Die Franken und die Alemannen bis zur « Schlacht bei Zülpich »*, Berlin-New York, De Gruyter, 1998, pp. 1-30.

identifiés aux Gog et Magog de la Bible⁶⁸. De la même manière, au VIII^e siècle, l'Anglo-Saxon Bède le Vénéral et le Lombard Paul Diacre entendaient donner un sens pleinement chrétien à l'histoire de leurs peuples⁶⁹.

Ces mythes des origines (*origines gentium*) qui nous sont parvenus contri-buèrent de manière fondamentale à la construction des identités⁷⁰. Sur ce point, qui peut se déduire de la riche transmission manuscrite de ces textes, il n'y a pas lieu de distinguer, comme dans les recherches plus anciennes, entre les « traditions authentiques » ou les « fictions enseignées » (*gelehrte Fiktionen*) et autres *invented traditions*. Certains récits des origines reposent ni plus ni moins sur un matériau exclusivement ethnographique; dans d'autres récits, on retrouve des éléments proto-ethnographiques qui ne peuvent provenir de la littérature antique. C'est par exemple le cas dans les *Getica* de Jordanes, qui se fonde sur l'*Histoire des Goths* de Cassiodore, dans laquelle des fragments d'un « mythe des origines » scandinave sont insérés dans des récits fictifs de l'ascendance des Scythes et des Gètes, eux-mêmes tirés de sources écrites. C'est justement de cette contradiction – scandinave ou scythe – que l'on peut déduire qu'il ne s'agit pas uniquement là d'une pure création littéraire de l'auteur⁷¹. On trouve dans les textes hérités des Lombards – notamment chez Paul Diacre – un mythe des origines non romain relativement bien circonscrit. Ce n'est qu'à partir de sources écrites tardives que l'on peut mesurer quelle était la diffusion de ces légendes païennes non romaines et quels rôles elles ont joué dans la construction de l'identité chez les Lombards. Au X^e siècle, le *Chronicon Salernitanum* raconte l'histoire du Lombard Comes qui, en Italie du Sud, refusa de payer un tribut aux Francs en se référant au récit des *Origo gentis Langobardorum*⁷². On peut penser que les mythes des origines se fondaient sur des traditions orales qui remontaient à une époque antérieure à la création du royaume en Italie, même si cela ne peut être prouvé. Cependant, les *Origines gentium* sont quasiment inutilisables en tant que source pour reconstruire l'histoire

68 - ISIDORE DE SÉVILLE, *Historia Gothorum*, c. 1.

69 - WALTER POHL, « Paulus Diaconus und die "Historia Langobardorum": Text und Tradition », in A. SCHARER et G. SCHEIBELREITER (dir.), *Historiographie im frühen Mittelalter*, Vienne, Oldenbourg, 1994, pp. 375-405; le sens imaginaire qu'en donne W. GOFFART dans *Narrators of Barbarian history...*, *op. cit.*, qui tente de libérer les textes de leur substrat ethnique pour les lire comme des textes littéraires, est certes stimulant mais très univoque.

70 - Se reporter à HERWIG WOLFRAM *et alii*, « Origo gentis », in *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde*, vol. 22, 2003, pp. 174-210; HERWIG WOLFRAM, « Le genre de l'*Origo gentis* », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 68, 4, 1990, pp. 789-801; W. POHL, *Völkerwanderung...*, *op. cit.*, pp. 24-25. A. D. SMITH, *The nation in history*, *op. cit.*, pp. 62-69, qualifie ce type de position d'« ethnosymbolic », à l'opposé du « social constructionism » qui, en ce qui concerne le haut Moyen Âge, est pour lui loin d'être aussi essentiel.

71 - W. POHL, « Ethnicity, theory and tradition... », art. cit. (contre la position défendue par Walter Goffart et Alexander Murray dans le même volume).

72 - *Chronicon Salernitanum* c. 39; voir WALTER POHL, *Werkstätte der Erinnerung. Montecassino und die langobardische Vergangenheit*, Vienne, Oldenbourg, 2001, pp. 30 *sqq.*; *Id.*, « History in fragments. Montecassino's politics of memory », *Early Medieval Europe*, 10, 3, 2001, pp. 343-74.

primitive des Goths et des Lombards. Ce que l'on peut étudier, c'est leur contribution à la construction des identités dans les royaumes du haut Moyen Âge.

Nous en savons bien peu sur l'identité des Goths qui, vers 375, fuyant devant les Huns, passèrent le Danube et pénétrèrent ainsi dans l'Empire, ou encore sur celle des Lombards qui, vers 500, s'installèrent dans le Rugiland, sur le Danube. Mais nous possédons quelques éléments sur la manière dont les Goths, les Francs ou les Lombards purent s'orienter dans le monde romain et y développer des discours ethniques à l'aide de la culture antique et de la généalogie biblique, discours qui se transmirent pendant plusieurs siècles. L'idée de l'origine troyenne des Francs se maintint jusqu'à l'époque moderne (quand l'aristocratie française s'y réfèra à nouveau, contre les envahisseurs germaniques); Gambarara, la *sapiens mulier* au sommet de la généalogie lombarde, apparaît dans de nombreux manuscrits du Moyen Âge tardif⁷³; la caractérisation de la *gens Anglorum* par Bède fut assez déterminante pour que, malgré l'hégémonie saxonne et les invasions danoises et normandes, le pays s'appelât jusqu'à aujourd'hui l'Angleterre⁷⁴. Le modèle dualiste antique opposant Romains et Barbares, repris pendant longtemps par la recherche moderne de manière acritique, ne peut éclairer de façon satisfaisante ces processus de formation des identités.

Culture et identité

Y avait-il une culture germanique qui participait de l'identité des élites dirigeantes d'origine barbare? Voilà une question difficile – et débattue – qui concerne les éléments – la langue et les mythes des origines, la religion et les rites mortuaires, les coutumes juridiques, l'habillement et les types de bijoux, etc. – des *regna* du haut Moyen Âge, renvoyant aux pays barbares situés hors du territoire romain. Envisager ces phénomènes comme parties constituantes d'une culture germanique originelle ne contribue en réalité que bien peu à leur compréhension. La culture archaïque des Germains ne peut être éclairée, hormis les découvertes archéologiques, que par un regard rétrospectif à partir du haut Moyen Âge pour ce qui est des mythes des origines, de la langue, de la religion et du droit. À l'inverse, si l'on explique la culture des Francs ou des Lombards à l'aide d'hypothétiques modes de vie germaniques des temps anciens, on ne peut éviter les raisonnements circulaires. Ainsi Wotan est-il pour la première fois mentionné au VI^e siècle, et c'est seulement grâce à des textes nordiques beaucoup plus tardifs encore qu'on en apprend davantage sur ce dieu – et sur son équivalent nordique, Odin. Expliquer la royauté des *regna* à partir d'un culte de Wotan pour les premiers siècles de notre

73 - *Origo gentis Langobardorum*, c. 1; WALTER POHL, « Memory, identity and power in Lombard Italy », in Y. HEN et M. INNES (dir.), *The uses of the past in the Early Middle Ages*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, pp. 9-28.

74 - PATRICK WORMALD, « Engla lond: the making of an allegiance », *Journal of historical sociology*, 7, 1994, pp. 1-24.

ère peut aisément conduire à de périlleuses projections contemporaines⁷⁵. Même les bractéates d'or, qui – maintes découvertes archéologiques le montrent – sont parvenues, depuis la Scandinavie, jusqu'aux Barbares installés en territoire romain, ne représentent pas de manière univoque la tradition germanique. Les bractéates apparaissent seulement à partir du v^e siècle et sont frappées sur le modèle de médailles romaines ; même si on devait accepter leur interprétation – discutée – en fonction des sagas nordiques anciennes, elles sont le produit d'une acculturation⁷⁶. Si l'hypothèse interprétative d'une culture germanique globale doit être mise en doute, cela ne signifie pas pour autant que les *regna* du haut Moyen Âge ont été sans rapport aucun avec les espaces barbares d'origine et que l'on peut en rendre compte par le seul passé romain des provinces. L'origine barbare demeura partie intégrante de la perception de soi et des autres ; c'est précisément là où les différences tendaient à s'effacer qu'elle était récusée en tant que critère de l'identité.

Pourtant, la conscience des origines barbares n'était pas, parmi les élites des *regna* qui la cultivaient, liée à un sentiment d'appartenance à une culture germanique. Le concept de Germain comme image de l'Autre avait presque complètement disparu pendant l'Antiquité tardive. Les Goths et les autres peuples du Bas-Danube, bien que de langue germanique, n'étaient pas considérés comme des « Germains » : au vi^e siècle, ce terme était presque exclusivement utilisé par les auteurs contemporains pour désigner les Francs⁷⁷. On ne le trouve pas non plus – sinon appliqué à certains fonctionnaires d'origine germanique au service de l'Empire romain – en tant qu'auto-désignation : « Il est probable qu'il n'y a jamais eu de peuple se dénommant Germain⁷⁸. » La catégorie ethnographique générale de « Germains », introduite par César, était appliquée de manière beaucoup trop lâche pour être efficace en termes d'identité parmi les Barbares. Même la conscience d'avoir une langue commune n'allait pas de soi ; Isidore de Séville lui-même constatait que les *gentes* de Germanie qu'il avait énumérées étaient *linguis dissonae*⁷⁹. Ce fut seulement avec la philologie du xix^e siècle que l'on reconstruisit une langue germanique « commune » en tant que substrat d'une communauté culturelle et

75 - OTTO HÖFLER, « Das germanische Kontinuitätsproblem », *Historische Zeitschrift*, 157, 1938, pp. 1-26 ; sur l'utilisation abusive de ces représentations par les nazis, voir KLAUS VON SEE, *Deutsche Germanenideologie vom Humanismus bis zur Gegenwart*, Koch-Buchverlag, Planegg, 1970 ; W. POHL, *Die Germanen*, *op. cit.*, pp. 65-68 et pp. 78-85.

76 - KARL HAUCK, « Der Kollierfund vom finischen Gudme und das Mythenwissen skandinavischer Führungsschichten in der Mitte des ersten Jahrtausends », in *Die Franken und die Alemannen*, *op. cit.*, pp. 489-544 ; LOTTE HEDEAGER, *Iron age societies. From tribe to state in Northern Europe*, Oxford, Basil Blackwell, 1992.

77 - WALTER POHL, « Der Germanenbegriff vom 3. bis 8. Jahrhundert - Identifikationen und Abgrenzungen », in H. BECK *et alii* (dir.), *Zur Geschichte der Gleichung, germanisch-deutsch*, Berlin-New York, de Gruyter, 2004, pp. 163-183.

78 - W. POHL, *Die Germanen*, *op. cit.*, p. 1.

79 - ISIDORE DE SÉVILLE, *Etymologiae*, 9, 2, 97 ; on sait peu que l'énumération déjà évoquée des critères de l'ethnicité selon Isidore suit justement une liste des peuples germaniques (W. POHL, « Telling the difference... », art. cit., p. 23 *sqq.*).

d'une identité ethnique⁸⁰. La langue était si peu créatrice d'identité pour ceux qui la parlaient qu'aucun auteur de l'époque n'a jugé utile d'en mentionner l'abandon au profit des langues romanes ; même le Lombard Paul Diacre, le meilleur grammairien de son temps, n'aborde pas la question dans son *Histoire des Lombards* : les expressions « langue barbare » ou « leur langue » lui servaient à désigner celle de son peuple.

Le problème de la langue est révélateur de l'impossibilité de donner un contenu culturel sûr à la définition de l'identité des peuples du haut Moyen Âge. Tous les critères évoqués par les auteurs de l'époque aussi bien que par ceux d'aujourd'hui se sont, au moins en partie, plusieurs fois transformés. Nombreux sont les peuples qui ne se fixèrent sur un territoire commun qu'après de longues pérégrinations. L'habillement féminin de la Germanie occidentale, comme le montrent les découvertes de fibules, se modifia autour du v^e siècle⁸¹. Paul Diacre constatait, au viii^e siècle, observant les fresques du palais de Théodelinde à Monza, datant de 600 environ, que, depuis cette époque, la mode vestimentaire des Lombards avait complètement changé⁸². Certes, les auteurs du début du Moyen Âge partageaient du principe que l'on pouvait reconnaître les membres d'un peuple à leur coiffure et à leur armement, mais même Isidore n'était en mesure de donner que peu d'exemples contemporains ; les éléments matériels distinctifs, tels la francisque (la hache franque), les nattes des Avars ou les barbes des Lombards sont d'interprétation contradictoire et peu pertinents pour différencier les peuples avec quelque certitude⁸³.

Il en va de même pour les us et coutumes. Les pratiques les mieux documentées sont, notamment grâce à l'archéologie, les rites funéraires, surtout connus grâce aux offrandes. Le succès de la pratique d'une offrande funéraire dans le territoire de l'Empire, où dominaient des formes bien différentes de rites mortuaires, peut être considéré comme l'expression d'une culture barbare. L'archéologie a, de plus, déployé de gros efforts pour différencier les peuples les uns des autres en fonction de leurs mœurs et de leur culture matérielle. Certains archéologues refusent par principe, pour des raisons méthodologiques, cette différenciation. Cependant, pour ne mentionner qu'un seul exemple, la culture funéraire de la Pannonie lombarde et celle de l'Italie lombarde postérieure à l'invasion de 568 sont assez semblables⁸⁴. Mais peut-être le cœur du problème est-il ailleurs, et

80 - P. J. GEARY, *The myth of nations...*, op. cit., pp. 25-33.

81 - MAX MARTIN, « Fibel und Fibeltracht », *Reallexikon der germanischen Altertumskunde*, 8, 1994, pp. 541-582. Sur les vêtements ethniquement spécifiques, voir JOANNE B. EICHER (dir.), *Dress and ethnicity. Change Across Space and Time*, Oxford-Washington, Berg, 1999.

82 - PAUL DIACRE, *Historia Langobardorum*, 4, 22 ; W. POHL, « Telling the difference... », art. cit., p. 43 sqq.

83 - W. POHL, « Telling the difference... », art. cit., pp. 32-37 et 56-59.

84 - Pour une critique de la définition ethnique, voir ULRICH VEIT, « Ethnic concepts in German prehistory: a case study on the relationship between cultural identity and archaeological objectivity », in S. SHENNAN (dir.), *Archaeological approaches to cultural identity*, Londres-New York, Unwin Hyman, 1989, pp. 35-56 ; SEBASTIAN BRATHER, « Ethnische Identitäten als Konstrukte der frühgeschichtlichen Archäologie », *Germania*, 78,

justement dans le concept de culture en général. Niklas Luhmann a souligné qu'il n'est apparu qu'au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Ce n'est qu'alors que les pratiques et les objets constitués en « culture » ont pu être considérés globalement comme l'expression du mode de vie d'un peuple⁸⁵. Pour les contemporains du début du Moyen Âge, cet ensemble n'avait pas encore pris ce sens ; les catégories du type *mores et habitus* utilisées par les auteurs du temps avaient certes déjà pour but d'introduire l'idée d'une comparaison, mais non d'établir une unité culturelle. Il s'agissait plutôt de définir toute une série de critères – chaque fois différents et de surcroît subjectifs –, en fonction de l'observateur. Depuis Hérodote, l'ethnographie antique tentait de se référer pour chacun des peuples à des *memorabilia* permettant ainsi de les comparer à la culture classique⁸⁶. La culture comme expression de l'identité ethnique n'est donc pas le fait « naturel » qu'il a semblé être – toujours dans l'optique des représentations romantiques ou nationalistes –, mais plutôt un agrégat de significations dont la clef est à rechercher davantage au niveau local (souvent en concurrence avec les élites régionales) que dans la représentation générale d'une identité ethnique⁸⁷.

Il n'est donc pas possible de dégager un modèle conjuguant identité et culture matérielle – telle que nous permet de la découvrir l'archéologie – qui résisterait à l'usure du temps. Pour prendre à nouveau l'exemple des Francs, les fouilles de plus en plus nombreuses d'implantations des V^e-VII^e siècles en Gaule montrent un changement dans la mode vestimentaire féminine, l'apparition de séries de tombes disposées en rangées, de sépultures séparées pour les nobles autour des églises et la disparition progressive des offrandes funéraires qui, de toute façon, n'avaient jamais été pratiquées par les Francs de la moitié sud-ouest du royaume mérovingien⁸⁸. Tous ces faits demeuraient sans influence notable sur l'identité franque. Que la *gens francorum* soit restée semblable à elle-même ne ressort pas d'une banalité à la Wittgenstein mais exige une explication. Il ne s'agit

2000, pp. 139-177 ; VOLKER BIERBRAUER, « Die Landnahme der Langobarden in Italien aus archäologischer Sicht », in M. MÜLLER-WILLE et R. SCHNEIDER (dir.), *Ausgewählte Probleme europäischer Landnahmen des Früh- und Hochmittelalters*, Sigmaringen, Thorbecke, « Vorträge und Forschungen-41 », 1, 1993, pp. 103-172 ; voir aussi WILLIAM FRAZER et ANDREW TYRELL (dir.), *Social identity in early medieval Britain*, Leicester, Leicester University Press, 2000.

85 - N. LUHMANN, *Gesellschaftsstruktur und Semantik*, op. cit., p. 145 sqq.

86 - Sur les méthodes de l'« ethnographie » antique, voir K. E. MÜLLER, *Geschichte der antiken Ethnographie...*, op. cit. ; Y. A. DAUGE, *Le Barbare...*, op. cit. ; ALAIN CHAUVOT, *Opinions romaines face aux barbares au IV^e siècle après J.-C.*, Paris, de Boccard, 1998.

87 - Voir, dans ce sens, GUY HALSALL, *Settlement and social organisation. The Merovingian region of Metz*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995 ; *Id.*, « Social identities and social relationships in early Merovingian Gaul », in I. N. WOOD (dir.), *Franks and Alamanni in the Merovingian period. An ethnographic perspective*, Woodbridge, The Boydell Press, 1999, pp. 141-175.

88 - *Die Franken – Wegbereiter Europas. Catalogue de l'exposition*, Mannheim, Philipp von Zabern, 1996 ; LAURE-CHARLOTTE FEFFER et PATRICK PÉRIN, *Les Francs*, Paris, Armand Colin, 1987, 2 vol.

pas non plus d'un simple phénomène d'acculturation des Barbares en milieu gallo-romain. Chez les Wisigoths du royaume de Toulouse, au v^e siècle, on ne connaît pratiquement aucune tombe à offrandes, alors que dans le royaume de Tolède, en Castille, on trouve à nouveau, au vi^e siècle, de vastes nécropoles présentant régulièrement de telles sépultures, sans que ce phénomène concerne pour autant l'ensemble des territoires wisigoths⁸⁹. La culture n'est donc pas nécessairement en corrélation avec l'identité, même si certaines pratiques ou certains objets particuliers peuvent toujours être invoqués en la matière.

La langue, la mode vestimentaire, l'offrande funéraire, etc. se transformèrent au cours des deux premiers siècles du haut Moyen Âge. Le droit devint, par les *Leges* en latin, un droit écrit et subit des adaptations diverses au cours de ce processus. La christianisation entraîna une transformation des croyances qui ne pouvait qu'avoir des effets sur l'identité. Même les modes de vie connurent, chez de nombreux peuples, une mutation radicale, à tout le moins lorsqu'ils bénéficiaient sur le sol romain de privilèges suffisants et pouvaient ainsi jouir des agréments du style de vie de l'aristocratie romaine tardive. Un exemple peut-être extrême concerne les Vandales décrits par Procope, qui vivaient dans des *villae* avec jardins, s'entouraient de musiciens et de danseuses et se rendaient volontiers au théâtre et au cirque⁹⁰. Il ne reste ici que peu d'espace pour une définition objective de l'identité ethnique au haut Moyen Âge.

Le concept d'identité suppose une continuité temporelle de l'identique⁹¹. Où, sinon dans cette croyance, trouver une telle continuité ? Dans la taxinomie des peuples ? Cependant, les noms ont un caractère souvent plus permanent que ce qu'ils désignent⁹². Les Lombards du xii^e siècle s'efforçaient de corriger l'identification résultant de leur nom avec leurs homonymes barbares : ils prétendaient que lorsque les *Langobardi* coupèrent leur cheveux et leurs barbes, leur nom fut transformé en *Lombardi*, ou encore que les Lombards (de Lombardie) avaient jadis repoussé l'invasion des *Langobardi*⁹³. Les noms des peuples représentèrent toutefois un point d'ancrage solide pour les identités ethniques pendant le haut Moyen Âge. Ils permettaient de désigner explicitement les *Gothi*, *Franci*, *Langobardi*, et d'introduire ainsi des acteurs dans le récit historique, de nommer les groupes actifs, et ils donnaient en sus à une réalité hétéroclite une structure narrative⁹⁴.

89 - GISELA RIPOLL LÓPEZ, « The arrival of the Visigoths in Hispania: population problems and the process of acculturation », in W. POHL et H. REIMITZ (dir.), *Strategies of distinction...*, op. cit., pp. 153-188.

90 - PROCOPE DE CÉSARÉE, *Bella*, 4, 6, 5-9.

91 - P. WAGNER, « Fest-Stellungen », art. cit., p. 45.

92 - HAROLD R. ISAACS, « Basic group identity: the idol of the tribe », in N. GLAZER et D. P. MOYNIHAN (dir.), *Ethnicity. Theory and Experience*, Cambridge-Londres, Harvard University Press, 1975, pp. 29-52.

93 - JÖRG BUSCH, « Die Lombarden und die Langobarden », *Frühmittelalterliche Studien*, 29, 1995, pp. 289-311 ; WALTER POHL, « Geschichte und Identität im Langobardenreich », in *Id.* et P. ERHART (dir.), *Die Langobarden: Herrschaft und Identität* (sous presse).

94 - Voir PAUL RICŒUR, « L'écriture de l'histoire et la représentation du passé », *Annales HSS*, 55-4, 2000, pp. 731-747.

Ceci implique deux éléments supplémentaires de l'identité au haut Moyen Âge, au premier rang desquels figure le récit. L'identité doit pouvoir être dite, et le nom comporte en soi un récit, un potentiel narratif. Il actualise des formes d'appropriation du passé, des explications de ce qui s'est passé; il est riche de promesses d'avenir. Le nom est toujours une mémoire commune. Cette mémoire n'est toutefois pas sans histoire, ni codifiée par une interprétation univoque issue d'un « noyau de tradition », comme le suppose le modèle de Wenskus⁹⁵. Cette mémoire représente plutôt un fonds de récits et d'interprétations relativement ouvert et avec lequel composent implicitement ou explicitement les textes qui sont connus de nous⁹⁶. En second lieu, l'auto-désignation d'un peuple par son nom suppose une solidarité et une communauté d'action. Même si ces exigences ne sont pas toujours satisfaites – les conflits les plus durs du haut Moyen Âge n'avaient pas lieu le long des « frontières ethniques » mais au sein même de communautés plus ou moins soudées –, elles expriment de ce fait les perceptions des contemporains. Les documents qui plaident en ce sens sont nombreux : les Francs partent en guerre ensemble, siègent ensemble aux tribunaux, élisent un roi et discutent en commun du spirituel comme du temporel.

Cette pluralité d'actions résultant de la dynamique sémantique de l'ethnonyme s'accompagne toutefois, pour répondre à notre conception de l'identité ethnique, d'un problème majeur : le groupe d'individus auquel il se réfère varie considérablement selon l'occasion. *Franci*, en tant que groupe, peut désigner quelques douzaines, quelques centaines ou plusieurs milliers d'individus, selon que les *nobiles* ou les *primores Franci*, expressions que l'on retrouve de manière indifférenciée avec le terme *Franci*, voire avec la locution *omnes Franci*, sont considérés en tant qu'assemblées prenant des décisions politiques, appelant à de vastes rassemblements publics ou lançant de simples raids ou encore des campagnes militaires d'envergure⁹⁷. L'action menée au nom du groupe ethnique n'était pas, conceptuellement, distincte du groupe lui-même. Les lois, les actes diplomatiques et certains récits historiographiques ou hagiographiques considéraient visiblement comme allant de soi le fait que des petits paysans, des serfs et même des esclaves aient pu être Francs ou Lombards. Dans les sources, la classification est rarement un problème; la taille et les frontières sociales du collectif sont, en règle générale, ouvertes. On trouve ainsi des interprétations diverses à la question de l'appartenance à la *gens* d'un esclave rituellement libéré. Ce dont il est question dans les sources, c'est de la capacité d'un groupe ethnique agissant, exerçant un pouvoir, et donc de faire l'histoire. Ceci implique généralement une limitation du champ des perceptions à un groupe limité d'acteurs issus des groupes dirigeants. À la

95 - R. WENSKUS, *Stammesbildung und Verfassung...*, *op. cit.*

96 - W. POHL, « Ethnicity, theory and tradition... », *art. cit.*

97 - IAN N. WOOD, « Defining the Franks: Frankish origins in early medieval historiography », in S. FORDE *et alii* (dir.), *Concepts of national identity in the Middle Ages*, Leeds, Leeds University Press, 1995, pp. 47-57; WALTER POHL, « Zur Bedeutung ethnischer Unterscheidungen in der frühen Karolingerzeit », in H.-J. HÄSSLER (dir.), *Studien zur Sachsenforschung*, Oldenburg, Isensee Verlag, vol. 12, 1999, pp. 193-208.

différence de conceptions statiques, qu'il s'agisse de l'aristocratie ou de l'organisation en États, cette manière de voir ne signifiait pas pour autant une exclusion des *mediocres* ou des *minores*, ainsi que les sources les désignent. L'identité ethnique était ouverte vers les couches inférieures. Ceci explique pourquoi on désigna ensuite, à partir des termes Francs ou Lombards des formations territoriales dans lesquelles était incluse la totalité de la population qui y vivait. Les textes ne s'intéressent néanmoins habituellement pas à ce processus d'intégration qui concernait la majorité des populations. Ce processus, dans la recherche de liens avec les *potentes*, se déroulait au niveau local ou régional. Les textes soulèvent en effet le problème de la cohésion supra-régionale de ces élites qui, chacune dans leur région, étaient déjà déracinées. Les *Franci* comprenaient des individus vivant sur la côte de la Manche comme dans les Alpes, à Cologne ou à Marseille, dont les identités individuelles étaient liées au projet politique du *regnum Francorum* et de la *gens Francorum*. C'est là, et non dans les « communautés de face-à-face », que réside la prouesse de l'intégration ethnique des royaumes du haut Moyen Âge. Jan Assmann a raison de souligner la différence entre les structures ethniques fondamentales, les communautés locales et les « formes d'intensification » (*Steigerungsformen*) des pouvoirs et des ethnicités supra-régionales⁹⁸. Ce modèle – dérivant d'une étude de l'Égypte ancienne – s'applique particulièrement bien à la situation du haut Moyen Âge. Il était aisé de maintenir l'identité des Saxons de Bayeux ou des habitants de la *civitas* de Clermont que Sidoine Apollinaire défendit au ^ve siècle contre les Goths. En revanche, c'était une prouesse politique aussi bien que cognitive que d'inscrire les noms francs dans une histoire commune et d'ancrer les récits dans une mémoire collective. Cet exploit fut à l'origine des modèles d'identités ethniques et nationales que, dans les siècles suivants, l'Occident vit se développer avec succès pour les utiliser dans un but politique. Une simple comparaison avec les mondes islamique et byzantin, eux aussi fondés sur l'héritage grec et romain de l'Antiquité tardive, montre à quel point cette évolution fut remarquable.

Pour mieux comprendre l'histoire de l'Occident, il importe donc d'étudier en profondeur les conditions et les conséquences spécifiques des processus ethniques au moment du passage de l'Antiquité au Moyen Âge. À de nombreuses questions, il faut apporter une réponse plus précise que celle qu'il était possible de donner jusqu'à présent : le lien entre les identités individuelles et la communauté ethnique, la réussite et l'échec de la communication symbolique ou linguistique, le rapport entre la variété des origines réelles et les mythes unifiants, l'insertion de l'appartenance au sein de la confession religieuse, la signification des discours ethniques pour le pouvoir royal. Dans quelle mesure les conflits, qui la plupart du temps ne se calquaient pas sur les lignes de partage des peuples, menaçaient-ils ou renforçaient-ils la cohésion de la *gens* ? Comment l'idée de l'identité se diffusait-elle et était-elle transmise ? Par des expériences élémentaires, l'éducation maternelle, les groupes masculins, la fréquentation de la salle des banquets, des mises

98 - J. ASSMANN, *Das kulturelle Gedächtnis...*, op. cit., pp. 144-160.

en scènes publiques et des rituels, des textes écrits ? Les logiques d'inclusion et d'exclusion fondées sur les rapports de genre avaient-elles un effet sur les frontières sociales des groupes ethniques ? De quelles marges de manœuvre disposait-on pour la modification, la construction et l'invention de traditions et de communautés ? La longue période de prise de distance par rapport à une vision essentialiste de l'ethnicité est maintenant achevée. De nouveaux paradigmes ont été forgés ; il reste toutefois beaucoup à faire pour explorer la transformation des identités fondamentale pour la compréhension de l'histoire européenne.

Walter Pohl
Österreichische Akademie der Wissenschaften (Vienne)

Traduit par Nicolas Beaupré

